



Traduction du poème « The Translator » de Kevin Prufer¹

(The Paris Review, Spring 2017, n° 220, p. 17-19)

Nathalie Vincent-Arnaud

Université Toulouse Jean Jaurès
nathalie.vincent-arnaud@univ-tlse2.fr

¹ <https://www.theparisreview.org/poetry/6928/the-translator-kevin-prufer>

La traduction de la poésie : la mer à boire ?

L'allégorie déployée tout au long du poème « The Translator » par son auteur Kevin Prufer, universitaire américain et poète plusieurs fois distingué², s'articule sur cette vision qui ne devrait surprendre aucun traducteur de poèmes.

Parcours en forme de va-et-vient inlassable semé d'embûches, d'embâcles, d'écueils et de récifs divers, voué aux surgissements de ce « reste » inéluctable qui lance des défis renouvelés à un traducteur dont la sensorialité se doit d'être aux aguets pour bannir toute forme d'arrêt et de certitude : telle est l'image de la traduction que semble esquisser ce poème à la silhouette mouvante et tirillée, si évocatrice des inquiétudes et des errances d'un texte sans cesse ballotté d'un rivage à l'autre entre les gisements pétrolifères révélateurs de richesses insoupçonnées qui sont autant d'entraves à la navigation, à une circulation fluide.

Si le portrait du traducteur en « passeur », « navigateur », « marin », « voyageur » a définitivement acquis ses lettres de noblesse parmi les écrits qui lui sont dévolus comme en témoigne notamment le recensement effectué il y a une dizaine d'années par Jean Delisle (Delisle, 2007), celui du corps sensible du texte source en jeune femme naufragée à secourir et dont la voix s'obstine envers et contre tout relève bien davantage de la métaphore vive qui travaille de part en part le poème. Défi à la mort, à l'inertie, à l'ensevelissement hâtif de ce qui ne peut être que décombres du texte en l'absence d'une posture d'« écoute » adaptée (Darras, 2018), cette figure du lointain ouvre dans un même mouvement la perspective de cet « espace de la traduction » qu'est la retraduction (Berman, 1990, 1), célébration d'un « inachèvement » consubstantiel à l'écriture poétique et à cette écriture continuée qu'est la traduction.

Et le corps polysémique du poème continue son voyage.

Au terme de cette tentative de traversée non sans écueils ni encombres, c'est la mer, « la mer, toujours recommencée », qui aura le dernier mot, celui qui fait signe simultanément vers le passage et l'éternel retour – vers le vertige d'un traducteur à jamais entre deux eaux :

Poetry in translation: not quite plain sailing.

² Kevin Prufer est à ce jour l'auteur de sept recueils de poèmes pour lequel il a obtenu divers prix dont le Pulitzer Prize et le Julie Suk Award.

Le traducteur

Un poème en traduction,
disait souvent le jeune homme,
c'est comme le corps sans vie d'un étranger
échoué sur nos rivages.
Sur ce,
il s'arrêtait, laissant la métaphore s'ancrer dans les esprits.

Certains dans le public approuvaient, l'air songeur.
Et voici à présent mes traductions d'un poète peu connu de la Rome antique,
annonçait-t-il,
cherchant dans ses papiers, puis regardant au loin
la pénombre
de l'auditorium presque vide.

*

Le corps sans vie ne voulait pas rester tranquille. Les vagues
ne pouvaient plus se passer de lui,
le poussant vers la plage, puis l'entraînant
au large.
Ainsi cheminait-il le long de la plage,
faisant halte un moment,
parfois un long moment,
sur le sable mouillé,
puis surgissant parmi
les Américains qui se baignaient.

*

120 étrangers dans un bateau qui prend l'eau,
cela fait beaucoup trop,
et l'océan se remplit de poèmes. Certains conservent
les traits de leur langue d'origine,
d'autres sombrent obscurément
dans une langue nouvelle.

*

*Me voilà, je suis là ! J'aperçois
vos plateformes pétrolières qui brillent à l'horizon,*

s'écrie la jeune femme que
personne

n'écoute. Mais parfois
elle se tait,
agrippée au flanc du bateau submergé,
après une nuit passée dans l'eau
parmi les corps flottants.

Quelques-uns s'empêtraient dans les plateformes,
quand d'autres parvenaient
sans encombre à nos rivages.

*

Un poème qui a dérivé bien loin
de son bateau noyé
se décompose ; et les baigneurs
s'enfuyaient, effrayés
lorsqu'enfin il s'échouait
sur un coin bondé de la plage.

*

*Étrangers, dans vos grands voiliers,
rejoignez donc l'Empire !* entonne le traducteur
sur son estrade illuminée –
et le public de soupirer.

Me voilà, je suis là,
dit une petite voix tapie dans la traduction,
une voix que personne,
pas même le traducteur,
ne peut entendre.

*

Le public
voulait qu'on lui parle de poésie en traduction

mais le traducteur ne cessait d'évoquer
l'Antiquité romaine et sa tendance à absorber,
et donc à transformer

les cultures étrangères,
leurs divinités, leur cuisine.

Dehors, la nuit était tombée,
une nuit d'été parfaite.

Les mille navires
sur l'océan immense et sombre
se dressaient au loin, scintillants,

*

et des jours durant les corps
venaient s'échouer sur la plage,
enfermés aussitôt dans des housses en vinyle
par les Américains chargés du ramassage –

en métaphore de traducteur,
c'est un genre de publication.

*

Mais qu'en est-il
de la jeune femme
encore agrippée aux débris
depuis deux jours dans mon poème ?

Sur sa peau, les fines gouttes
d'une pluie d'été. *Me voilà*, s'écrie-t-elle,
contemplant les plateformes campées entre elle
et le rivage.

Me voilà.

*

C'est une très belle femme,
Et il lui faut un traducteur.